

TAMASÁ PRÉSENTE UNE PRODUCTION PORT-ROYAL FILMS
LE CHEF-D'ŒUVRE DE MICHEL DRACH EN VERSION RESTAURÉE

MARIE-JOSÉ NAT



PRIX D'INTERPRÉTATION
FÉMININE
FESTIVAL DE CANNES

Les Violons du BAL

UN FILM DE MICHEL DRACH

AVEC LA PARTICIPATION AMICALE DE
JEAN-LOUIS TRINTIGNANT

DAVID DRACH MICHEL DRACH NATHALIE ROUSSEL GABRIÈLE DOULCET
CHRISTIAN RIST YVES ALFONSO GUIDO ALBERTI SCÉNARIO ORIGINAL MICHEL DRACH
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE WILLIAM LUBTCHANSKY MONTAGE GENEVIÈVE WINDING
MUSIQUE JACQUES BULOUSTIN & JEAN-MANUEL DE SCARANO

RESTAURATION ET RÉÉDITION AVEC L'AIDE DU CNC ET LE SOUTIEN DE LA FONDATION POUR LA MÉMOIRE DE LA SHOAH

PORT ROYAL

WEDIA

UN FILM

UN FILM

UN FILM

UN FILM



TAMASA PRÉSENTE

Les Violons du BAL

un film de Michel Drach

version intégrale restaurée



sortie en salles le

16 octobre 2024



Presse

Alexandra Faussier & Fanny Garancher
Agence les PiQuantes
presse@lespiquantes.com - 01 42 00 38 86

Distribution

TAMASA

T. 01 43 59 01 01

chloe@tamasadistribution.com

www.tamasa-cinema.com



Je ne me sentais pas de taille à me lancer, tout seul, une fois de plus dans la réalisation et la production d'un film de cette importance, mais hélas je n'ai pas trouvé de producteur. « L'histoire d'un enfant juif pendant la guerre ? Ça n'intéresse personne, me disaient-ils... faites en un roman, vous aurez le Goncourt ! Le héros, un enfant ? Ce n'est pas une bonne idée... et le film se passe en 1939 ! Mais le passé c'est terminé. Pas de vedette pas de film. Et le sexe ? Quand faites-vous du sexe ?... et des morts, vous avez combien de morts ? – ils ne meurent pas-... mais alors, qui ça peut intéresser ? Juif, vous savez, très peu commercial.

Juif mort, peut être à la rigueur, mais Juif vivant, impossible.

Michel Drach, 1974



Le film raconte des déboires d'un réalisateur nommé Michel Drach qui veut réaliser depuis vingt ans le même film, autobiographique, et qui essaie de convaincre un producteur de tourner *Les Violons du bal*, celui-ci commençant par lui dire qu'il serait ridicule s'il jouait son propre rôle. Michel Drach se fait remplacer à l'écran par son meilleur ami, Jean-Louis Trintignant, entouré de sa femme Marie-José Nat et de leur fils David, et sans cesse, au hasard d'une rencontre, d'un événement qu'il filme, des moments de son enfance (ce qui doit faire la matière de *Les Violons du bal*) lui reviennent en mémoire. Parallèlement à sa vie actuelle, il tourne avec un opérateur en reportage et avec des petits moyens, une chronique du temps présent. Donc, parallèlement, se déroule le film rêvé où David joue le rôle de Michel enfant, Marie José devient sa mère et les deux récits s'interpénètrent sans arrêt. Tous les éléments de sa vie d'enfant, vie fantasmée, souvenirs transposés et irréalistes, viennent se confondre au présent.

Pendant l'Occupation, un petit garçon de neuf ans, Michel, assiste à l'effondrement de ce qui était sa vie : meubles bousculés, tapis roulés, bibelots et livres disparus au fond des caisses, et des valises dans lesquelles sa famille entasse vêtements et objets. C'est la guerre. Sur les ordres du père, mobilisé, la famille se replie à Vichy...

Michel Drach raconte les problèmes inhérents à son métier : la difficulté de faire un film sur un sujet qui, d'après les producteurs, n'intéressera pas le public. En l'occurrence, il s'agit des visions qu'il eût et des tourments qu'il subit pendant la guerre, alors que sa famille, comme les autres ressortissants juifs, connaissait l'atroce persécution que l'on sait.

Dans la presse

(...) Les Violons du bal est un cri de poète, une œuvre personnelle, infiniment lyrique, et d'un parti-pris de sincérité absolue : Michel Drach s'y engage tout entier, livrant à la fois sa réflexion intelligente, son angoisse, le trésor de ses souvenirs d'enfant, et sa propre famille qu'il dirige au rythme de son cœur, comme si le petit David devait revivre l'exode de 40, comme si soudain cette horrible époque allait recommencer... (...) À y regarder de près, l'exil éternel dont nous entretient Drach n'a fait que changer de contrée et de signe : l'étoile jaune est passée du brassard imposé aux juifs au « non » systématique infligé par le « système » à la liberté d'expression des artistes. (...) Il y a, entre le destin de l'enfant persécuté et de l'adulte rejeté, un curieux parallèle, au niveau d'un certain racisme. Il est évident que la condition de cinéaste brimé est moins dramatique que celle du Juif, mais qui a le droit de juger de l'enfer que représente (pour un être inspiré, doué et sensible), le ghetto intérieur ? (...) Un film à voir absolument, ne serait ce que par l'exception qu'il constitue dans le marais médiocre où tant d'autres pataugent...

Henry Chapier, *Combat*, 21 février 1974

Voilà des violons qui ont une âme. Sensible et aigu comme il l'est, rien d'étonnant que Michel Drach ait gardé, de son enfance de jeune juif à travers les années noires, des images très vives. Clair regard d'un gamin qui embellit la réalité, mais aussi vision narquoise d'un cinéaste s'escrimant à faire financer son projet. Par de brusques escapades, en effet, Drach insère, dans ses souvenirs de plus récentes rebuffades : celles de producteurs malavisés. Précieuse trouvaille. Car, du choc de ces deux rejets (le racial et le commercial), qui se réactivent l'un l'autre, naît une force singulière. Affermie encore par le caractère familial de l'entreprise. Avant de céder la place à Jean-Louis Trintignant, Drach joue un temps son propre rôle. Mais surtout sa femme Marie José Nat, exquise de douceur et d'émotion, et son fils David, l'aisance même, donnent à cette réussite une qualité incomparable. On sent, par delà le jeu qu'ils échangent des élans de vraie tendresse. Et c'est très beau.

Gilles Jacob, *l'Express*, 18 février 1974.

Comment faire un film sur son enfance, quand les producteurs n'aiment guère les films sur l'enfance et que certains souvenirs sur l'enfance sont flous, déformés, voire faux ? Fantastique sujet (où il ne suffit pas d'être un épigone de Proust pour ne pas se casser la figure. Il y faut aussi beaucoup d'humour, de bravoure et de sincérité. Drach n'a esquivé aucune difficulté : l'enfance en question se déroule en France sous l'Occupation ; l'enfant en question (qu'il fut) est juif. Le film pouvait être geignard ; or il est émouvant sans pleurnicherie, drôle sans gags, beau sans joliesse. David Drach (le fils du cinéaste, jouant donc le rôle de son père) est très juste ; Trintignant est bon ; Marie José Nat est sublime. Michel Drach a tout mis dans son film : sa vie, sa famille, son argent. Mais il ne suffit pas d'accorder les violons, encore faut il les faire chanter. Drach a donc ajouté ce que nous connaissons déjà et qui se confirme de film en film : son immense talent.

Michel Mardore, *Le Nouvel observateur*, 25 février 1974



(...) Le film est si beau, si passionnant et si bouleversant qu'il faut le voir pour ses mérites propres, qui sont exceptionnels (...) Michel Drach, entouré de sa femme et de son fils, nous entraîne sur le sentier de sa mémoire. Tant de liens l'unissent à ses héros, tant d'amour à ses interprètes qu'une vague de tendresse submerge le film et le spectateur. Pourtant l'auteur s'est refusé tout trémolo. La première qualité de ce drôle de drame c'est le charme. Subtilement la gravité de l'événement se dissout d'abord dans l'innocence du regard, puis en acquiert une densité décuplée. Pendant dix-huit ans, Michel Drach a voulu faire ce film. Il a eu raison, contre tous. Il manquerait quelque chose au cinéma français sans « Les Violons du bal ».

Pierre Billard, *Le Journal du dimanche*, 24 février 1974.

(...) Ce film inventif, qui traite le passage du noir et blanc à la couleur avec une maîtrise et un sens merveilleux du langage visuel comme jamais on ne l'a vu jusqu'à présent : ce film dont le montage exclut l'artifice mais joue sur l'humour (pas une seule fois les scènes dramatiques ne sont exploitées au niveau du spectaculaire ; dont certaines séquences ont la valeur plastique des grandes œuvres et d'une simplicité exemplaire. (...) Ce film est une œuvre d'auteur, pleinement, un auteur qu'on avait vu naître, il y a déjà hélas bien longtemps, avec un titre que la mémoire a gardé : On n'enterre pas le dimanche. (...) Une œuvre riche. Les Violons du bal déborde le simple rapport au passé personnel et met en évidence cette dépossession du temps que nous subissons, et dont les intermittences de la mémoire (voire celles du cœur...) et la mort des objets sont les témoignages les plus immédiatement perceptibles.

Claude Michel Cluny, *Cinéma n°187*, mai 1974.



Michel Drach

parle des Violons du Bal

Les Violons du Bal ?

C'est un film que je voulais réaliser depuis vingt ans. Je n'ai pas pu en faire mon premier long métrage car son budget était trop élevé. Par la suite, chaque fois que je me suis trouvé devant le choix d'un sujet, celui des Violons a surgi, mais chaque fois des considérations économiques m'ont fait reculer. C'est un sujet qui faisait ricaner les producteurs. J'avais pourtant obtenu une avance sur recettes de trente millions d'A.F. que j'ai perdue faute de trouver un producteur car à l'époque je n'avais pas les épaules assez larges pour me lancer seul dans une telle entreprise. Après le succès commercial d'Élise ou la vraie vie (1969), j'ai pensé que j'allais enfin pouvoir rentrer dans le rang pour la façon de faire des films, sans m'aligner pour autant sur tous ceux qui tournent des sujets conventionnels : mais j'ai perdu à nouveau une année dans des discussions en vue d'un film pourtant assez facile, L'ombre portée, qui aurait été interprété par Simone Signoret et Delphine Seyrig (...). Tout devenant aussi compliqué que si j'avais décidé de tourner Les Violons, je me suis dit que le moment était venu de tourner enfin ce film. J'ai relu mon script et je me suis aperçu très vite qu'on ne pouvait pas tourner ce qui avait été écrit vingt ans auparavant sans y apporter des modifications. J'en ai profité pour intégrer dans le film le témoignage des difficultés que j'avais rencontrées pendant une si longue période pour réaliser mon rêve. J'ai donc tourné en noir et blanc toutes les scènes qui rappellent ces difficultés de façon à les opposer à celles du souvenir.

Pourquoi as-tu décrit de la sorte le personnage du jeune étudiant « gauchiste » ?

Ce personnage a pour moi une immense signification car il est à mes yeux le frère du jeune homme qui au cours de la Seconde Guerre mondiale se rend à Londres pour se battre dans les forces françaises libres avec de Gaulle. Ce n'est pas un hasard si j'ai fait en sorte que ce soit le même comédien qui interprète les deux rôles. Moi, si j'avais 28 ans, je serais vraisemblablement ce jeune contestataire d'aujourd'hui. Je connais bien le personnage que j'ai décrit. Je le côtoie tous les jours et j'éprouve pour lui de la tendresse. Si je l'ai dépeint tel qu'on le voit dans le film, c'est par fidélité au réel. Dans la partie contemporaine des Violons du bal, les interprètes ne sont pas maquillés car c'est alors la vie telle qu'elle est et non telle qu'elle me revient à travers mes souvenirs d'enfant que j'évoque. Je respecte énormément ce contestataire...

Pourquoi t'es-tu attaché à créer cette distance esthétique dans Violons du bal entre le passé et le présent ?

Comme je l'ai dit, c'est un sujet que j'avais depuis très longtemps. C'était devenu une sorte de serpent de mer. J'en parlais souvent mais on ne le voyait jamais puisque je ne trouvais pas de producteur. Donc, d'une part j'ai voulu créer une distance entre le Michel Drach qui avait écrit cette histoire et le Michel Drach qui parvenait enfin à la porter à l'écran. D'autre part, il y a nécessairement une distance entre l'auteur enfant et l'auteur cinéaste. À cet égard, je n'ai pas voulu corriger les souvenirs tels qu'ils m'étaient restés de mon enfance. Ainsi, puisque dans ma mémoire l'atelier de couture faisait 450 mètres de long, je l'ai « conservé » tel quel alors que dans la réalité, il ne faisait évidemment pas cette longueur. Idem pour le costume marin que je ne portais pas à l'époque. Mes souvenirs sont réinventés par ma mémoire.

Les transitions entre présent et passé sont très variées.

Oui. Je voulais que le passé remonte comme par bouffées vers le présent de façon parfaitement déséquilibrée comme cela se produit dans la vie. J'ai cité délibérément la petite madeleine de Proust...

Un danger guettait ce film : le mélodrame. Tu l'as évité totalement. Comment as-tu procédé ?

Je tenais absolument à ne pas aborder le sujet sous l'angle de la tragédie. Tout ce que je voulais, c'était restituer mes souvenirs d'enfance. Ce qui m'a permis d'échapper au mélodrame, c'est essentiellement le talent de Marie-José Nat. Il m'est difficile de dire que c'est une comédienne hors pair puisque c'est ma femme, mais je le pense.

Entretien (extraits) avec Monique Hennebelle,
La revue du cinéma- Image et Son n°287, septembre 1974





Marie José Nat

Marie José Nat, est née à Bonifacio, en Corse.

Elle entame sa carrière en 1955 en emportant un concours du magazine Lectures d'Aujourd'hui qui lui permet de devenir la partenaire de Jean-Claude Pascal dans un roman-photo intitulé « L'amour est un songe ». Au cours du tournage, l'acteur lui trouve son pseudonyme « Nat » en raison des longues tresses qui entourent son visage : « Il avait compté qu'en tout il y avait treize lettres, et que cela me porterait chance. C'est lui le premier qui m'a encouragée à faire ce métier. » Stimulée par cette première expérience, elle se forme au métier de comédienne au cours Simon. Denys de La Patellière lui donne son premier grand rôle en 1959 dans Rue des Prairies, aux côtés de Jean Gabin, qui l'a choisie pour interpréter sa fille.

Elle enchaîne les rôles au cinéma, au théâtre et à la télévision, sous la direction de cinéastes d'univers et de tempéraments différents, comme René Clair (La Française et l'amour), Claude Autant-Lara (Le Journal d'une femme en blanc), Henri-George Clouzot (La Vérité), Gérard Oury (La Menace), Alexandre Astruc (L'Éducation sentimentale), Jean-Pierre Mocky (Litan), Marta Meszaros (Une mère, une fille), Radu Mihaileanu (Train de vie).

À la télévision, elle est inoubliable dans le rôle d'Ethel dans Les Rosenberg ne doivent pas mourir (Stellio Lorenzi) et bien sûr Les Gens de Mogador (Robert Mazoyer).

Avec Michel Drach, qui l'a d'abord choisie comme actrice puis comme partenaire pour l'accompagner dans la vie et avec lequel elle a eu trois fils, elle tourne six films dont *Élise ou la vraie vie*, « une histoire d'amour entre une Française et un ouvrier algérien. Une histoire de racisme ordinaire et sur la condition des femmes et des ouvriers. » Personne ne voulait produire ce film. Nous nous sommes battus pour qu'il voie le jour, et lorsqu'il a été tourné, ce sont les distributeurs qui n'en voulaient plus. Il doit son succès au bouche à oreille. » Quatre ans plus tard, ils tourneront Les Violons du bal qui vaudra à l'actrice le prix d'interprétation féminine au Festival de Cannes.

En octobre 2005, elle s'est mariée avec le peintre, écrivain, auteur de chansons Serge Rezvani. Elle a publié en mai 2006 une autobiographie, Je n'ai pas oublié.

Elle est décédée le 10 octobre 2019 à Paris.

Générique

Réalisateur et scénariste Michel Drach

Collaboration à l'adaptation et au dialogue Monique Lange

Directeurs de la photographie

William Lubtchansky (couleur) et Yann Le Masson (noir et blanc)

Montage Geneviève Winding

Musique Jean-Manuel de Scarano et Jacques Bulostin

Production Port-royal Films - ORTF

France - 1973 - 1h50 - Couleur et Noir & blanc - 1,66 - DCP version restaurée 2K - Visa 25317



Marie-José Nat l'épouse de Michel
Jean-Louis Trintignant Michel
Michel Drach Lui-même
David Drach Lui-même et Michel enfant
Gabrielle Doulcet Mélanie
Christian Rist Jean
Nathalie Roussel Nathalie



